

FIÈVRE SUR LE CAMPUS

La vague de mobilisations d'étudiants pour un cessez-le-feu à Gaza qui se multiplient ces jours-ci en France est d'abord née aux États-Unis, sur le campus de Columbia. Pourquoi là précisément? C'est ce que *Society* est allé voir.



Naomi vient à peine d'entrer sur la pelouse de l'université de Columbia que quelqu'un l'interpelle déjà: "Y'adorez ton hair?" Elle porte un keffiyeh en guise de t-shirt. "Merci! Il faisait plus chaud que ce à quoi je m'attendais, j'ai improvisé", rigole-t-elle. Etudiante de seconde année en sciences politiques et études afro-américaines, Naomi continue d'avancer sur ce qui est, depuis le 18 avril, un campement occupé par des étudiants pro-palestiniens érigé en plein milieu du campus d'une des institutions les plus anciennes et les plus prestigieuses des États-Unis. Les étudiants demandent que l'université arrête d'investir dans des entreprises soutenant Israël et qu'elle amnistie les étudiants expulsés à cause de leur "activisme antisioniste". Une mobilisation qui a depuis fait tache d'huile, notamment en France, à Paris, Lyon, Toulouse, Grenoble ou Saint-Étienne, où les mêmes scènes ont eu lieu.

Naomi descend une allée centrale autour de laquelle sont installées une soixantaine de tentes, abritant au moins 200 étudiants. Certaines sont flanquées de panneaux tels que "Juifs pour la libération" ou "Carrie thérapeutique: session individuelle toute la journée, session de groupe à 17h". Sont aussi annoncés un cours sur le "désinvestissement financier dans l'apartheid" à midi et des témoignages sur l'antisémitisme par des étudiants juifs en fin d'après-midi. "L'antisémitisme n'a aucune place ici", annonce Naomi, qui assure n'en avoir "personnellement pas vu sur le campus", tout en "royant ceux qui en ont été victimes". Elle attend finalement une tente bleue. À l'intérieur, des livres s'entassent en piles, classés par sujet, de la sociologie à l'histoire en passant par les études postcoloniales. "C'est la *People's Library*; présente la jeune femme de 19 ans. Les étudiants peuvent emprunter des livres quand ils veulent." Juste devant, une dizaine d'étudiants assis sur une bâche sont penchés

Être arrêté a été pour Ian, 25 ans, "une magnifique expérience. Nous nous sommes tenus par les bras et avons obligé la police à venir nous chercher. Nous avons chanté des gospels et les hymnes de la révolution"

sur des livres ou leur ordinateur: c'est le "centre d'écriture". *"C'est là que les étudiants peuvent venir faire leurs devoirs. Quelqu'un du département d'anglais est là pour les aider."* Elle pointe du doigt une autre tente, à l'opposé du campement: *"Là-bas, il y a la station de nourriture. C'est gratuit, le concept d'argent n'existe pas ici."*

Le souvenir de 1968

Naomi vient *"tous les jours"* sur place. Elle n'y passe pas la nuit, contrairement à d'autres, mais rapporte chaque matin des couvertures ou de la nourriture. Elle n'était pas là lors des deux premiers jours d'occupation, qui ont achevé de mettre le feu aux poudres quand la présidente de Columbia, Minouche Shafik, a demandé à la police d'évacuer les étudiants. Elle a néanmoins *"vu les arrestations. J'étais en cours quand la police est venue arrêter le premier groupe. Notre professeur nous a encouragés à sortir pour voir ce qui se passait et à protéger les étudiants si besoin"*. Pascale Crépon, professeure de français à Columbia et qui figure parmi les 100 membres de la faculté signataires d'une pétition condamnant les arrestations,

garde également un souvenir horrifié de cette intervention. Elle trouve *"normal que les étudiants protestent"* face à *"toutes les choses dans le monde qui sont tellement douloureuses"*. *"Ce n'est même pas une histoire de pro-Palestine ou de pro-Israël. Pour moi, ça touche à la liberté d'expression. Je suis pour le dialogue, et quand on amène la police sur le campus, il ne peut plus y avoir de dialogue."* Iam Clay, 25 ans, en master de théologie et présent *"depuis le tout premier jour"*, faisait partie de ce groupe d'étudiants. Il décrit son arrestation avec une vigueur spirituelle. Pour lui, c'était *"une magnifique expérience. Nous nous sommes assis, nous nous sommes tenus par les bras et avons obligé la police à venir nous chercher. Et jusqu'au commissariat, jusqu'à notre libération, nous avons chanté des gospels et les hymnes de la révolution"*.

Iam se balade pieds nus en enchaînant les Marlboro, un bonnet rose et bleu pastel orné d'un pin's du drapeau palestinien sur le crâne. Un look comme un écho aux étudiants qui occupèrent Columbia il y a de cela 56 ans, en avril 1968. À l'époque, il s'agissait de dénoncer les liens entre l'université et l'Institute for Defense Analyses (IDA), un think tank pro-armes affilié au département de

la Défense américain en pleine guerre du Vietnam. Après six jours d'occupation, les étudiants avaient fini par être expulsés et, pour une bonne partie d'entre eux, arrêtés par la police. Mais ils étaient ressortis victorieux, Columbia ayant promptement coupé les ponts avec l'IDA. Pour Iam, il est évident *"qu'il y a des liens très profonds"* avec ce mouvement. Naomi partage cet avis: *"Ils ont montré que nous pouvons le faire. Ils avaient des tactiques similaires aux nôtres, et l'administration a accédé à leurs demandes. C'est important pour nous d'avoir ce modèle en tête."* Clin d'œil de l'histoire: à leur tour, les protestataires de Columbia sont devenus des modèles pour d'autres. Selon NBC News, plus d'une quarantaine de campements ont ces derniers jours été établis sur des campus américains, avant de s'étendre, donc, à d'autres pays. Plusieurs manifestants de 1968 sont également venus voir le camp qu'ils ont inspiré ces derniers jours. Plusieurs, mais pas tous, ce qui n'a pas échappé à Naomi, qui sait le risque qui guette le mouvement: *"Columbia est connue pour être une pipeline d'activistes qui finissent en cabinet de conseil. Les étudiants sont tous pro-libération... jusqu'à la remise des diplômes."* - SARAH LAURENT, À NEW YORK